

Les Conférences Charles Cros

Les quatre premières conférences Charles Cros données à la salle Chopin, pendant le mois de Novembre, ont obtenu un éclatant succès. Leur réussite est complète. Les organisateurs ont le droit d'être fiers de leur initiative qui a rendu aux amateurs de disques des services tout à fait précieux. Voici le compte rendu des trois premières. Nous remettons au numéro prochain l'analyse des trois dernières.

Candide a jugé les deux causeries de MM. Dominique Sordet et Jean Bérard de la façon suivante :

Ce n'est pas à mes lecteurs que je révélerai l'importance primordiale de l'actualité phonographique dans l'histoire musicale de notre temps. C'est ainsi qu'en ce moment c'est à la Société des conférences Charles Cros, fondée par M. Alerme, directeur de *Radio-Magazine*, qu'il faut aller chercher une source d'idées neuves et fécondes et le point de départ d'un réseau d'irrigation intellectuelle propre à fertiliser beaucoup plus sûrement la sensibilité contemporaine que les aqueducs préhistoriques qui accomplissent encore dans le domaine de l'art une tâche dérisoire et anachronique.

Les deux premières conférences illustrées d'auditions données à la salle Chopin ont obtenu un succès considérable. La première a été faite par notre sympathique collaborateur Dominique Sordet, qui s'était chargé de mettre le public au courant de la situation actuelle du phonographe et de lui faire mesurer le chemin parcouru depuis l'invention de ce prodigieux appareil.



L'homme d'aujourd'hui s'habitue aux miracles avec une extraordinaire facilité. Plus il est ignorant et plus il trouve naturelles les conquêtes les plus fantastiques de la science. Un paysan illettré ne considère pas comme des énigmes stupéfiantes le téléphone, le cinéma ou le disque. Le transport foudroyant de la voix à travers l'espace, le coup de filet enchanté qui capte toutes vivantes des images ou des mélodies ne bouleversent pas son imagination, car il n'a pas la culture nécessaire pour apprécier l'étendue de ces victoires sur la matière.

Parmi les musiciens, combien éprouvent le respect et l'émerveillement qu'ils devraient ressentir en présence d'une plaque d'ébonite qui fixe et retient dans ses imperceptibles sillons les polyphonies les plus complexes, les timbres les plus variés et les rythmes les plus divers, avec une fidélité et un relief qui augmentent chaque jour.

Il est bon que, de temps en temps, un Dominique Sordet prenne la peine de faire à notre intention l'inventaire du riche butin conquis par les savants dans un domaine dont l'exploration est à peine commencée.

Ces acquisitions sont considérables dans tous les chapitres de la pensée. La musique n'est pas seule à en bénéficier. La poésie, l'art dramatique, l'éloquence, l'humour, la leçon de choses tombent désormais sous la juridiction de la machine parlante.

Nous nous trouvons ici en présence des mêmes problèmes qui ont été posés par la création du cinématographe. Les exemples si parfaitement choisis que nous présente Dominique Sordet avaient pour but de faire comprendre aux auditeurs les moins disposés à en convenir que l'art du disque est tout autre chose que la science de photographier scientifiquement le son et d'en établir une sorte de moulage inaltérable permettant de frapper comme des médailles ou des pièces de monnaies des rondelles gravées à l'effigie d'un chef-d'œuvre. Si le disque n'était que cela et si la pellicule sensible n'avait pas non plus

d'autre idéal, il serait vain de dissenter à perte de vue sur ces galvanoplasties des rayons et des ondes. Mais le phonographe est tout autre chose. C'est un instrument qui, à travers le « documentaire » atteint directement l'irréel.

Le conférencier nous exposa, en termes choisis, d'une singulière élégance, l'histoire de l'art phonographique depuis Charles Cros et Edison jusqu'à nos jours. Et il nous fit entendre des réalisations de premier ordre dont quelques-unes troublèrent profondément les auditeurs qui ne soupçonnaient pas les progrès matériels accomplis non seulement dans le domaine de la gravure sur cire mais surtout dans celui de la reproduction.

Parmi tant de remarques justes et pénétrantes, il faut en effet, retenir celle-ci : un disque vaut ce que vaut l'appareil qui le diffuse. Il y a beaucoup moins de mauvais disques qu'on ne le suppose mais il y a beaucoup plus de mauvais appareils qu'on le croit. Dominique Sordet en fit la preuve immédiate en prenant un enregistrement très ancien, qu'il améliora de 500 % en le faisant passer d'un phonographe d'hier à un électrophone d'aujourd'hui. Amateurs de musique mécanique retenez cette observation : le disque contient tout dans ses sillons, il s'agit simplement de trouver le moyen de lui arracher ses secrets.

La seconde conférence fut faite par Jean Bérard qui, avec l'expérience acquise dans sa direction artistique et commerciale de Columbia, s'offrit à nous faire pénétrer dans les coulisses du disque. Bérard nous fut présenté par Henri Béraud, son compatriote et son ami. Cette visite fut infiniment attrayante et plaisante, car nous nous étions confiés à un guide de bonne humeur. Il nous entraîna d'abord dans un rapide tour du monde adroitement sonorisé par des fragments de disques évocateurs. L'auditeur le moins imaginaire put se convaincre ainsi qu'une discothèque bien remplie est la plus belle conquête qu'aient jamais réalisée les poètes. L'orateur a noté, en effet, avec beaucoup de clairvoyance, que le disque était, en somme, comme la T. S. F., un théâtre pour aveugles. Il est donc important qu'il renferme en lui un pouvoir d'excitation de l'imagination visuelle. Sa mission est de faire naître, derrière le rideau baissé de nos paupières closes, toute une mise en scène féerique. Il faudrait n'être pas discophile pour ne pas comprendre l'exactitude parfaite de cette notation.

Jean Bérard nous convia ensuite à toutes sortes d'expériences divertissantes ou émouvantes. Il nous présenta un « négatif phonographique », c'est-à-dire un disque tourné à l'envers. Ironique et troublant miracle qui assemble les sons et les intervalles dans un ordre assurément imprévu mais non arbitraire puisqu'il est le reflet inversé d'une discipline constructive. Cette façon mystérieuse de rebrousser chemin en partant de l'accord final pour remonter à la première note, et d'ouvrir l'une après l'autre les syllabes françaises en déplaçant leurs charnières, donne des résultats hallucinants.

Nous assistâmes également à une expérience à la Voronoff : le rajeunissement d'un disque appartenant à la préhistoire et contenant les traces lointaines et presque effacées de la voix de Caruso. Grâce à un traitement approprié, on a pu tirer de ce document un disque vivant et vigoureux qui a la valeur d'une résurrection.

Nous entendîmes également une répétition de quelques-unes des charmantes chansonnettes dues à la collaboration de Mlle Mireille, de MM. Jean Sablon, Pills et Tabet, et prêtes à subir l'épreuve de la gravure sur cire. Mais la minute la plus prenante de cette conférence fut sa conclusion ingénieusement composée d'un dialogue entre Jean Bérard et une machine parlante qui présenta elle-même sa défense et son illustration. Cette voix de l'au-delà — qui semblait sortir du corps astral du conférencier — énonça des choses infiniment raisonnables. Elle n'eut aucune peine à convaincre un auditoire déjà entièrement conquis.

Les conférences Charles Cros se sont imposées immédiatement comme un succès indiscutable. La richesse, la variété et la profondeur des sujets traités, prouvera aux mélomanes les moins indulgents pour le machinisme musical que l'art n'a pas aujourd'hui de cellule plus active et plus vivante que celle où s'élabore le miracle scientifique de la cinématographie du son. Tout reste encore à découvrir dans ce domaine dont ne sont défrichés encore que les premiers arpentés.

Et voici comment, dans Radio-Magazine, M. Dominique Sordet a jugé la séance organisée par M. Emile Vuillermoz :

« Cher Vuillermoz, nous lui devons tant, qu'avec toute notre bonne volonté de payeurs, nous ferons toujours figure d'insolvables et d'ingrats. »

Ces lignes sont signées de M. Henri Béraud. Elles forment la conclusion d'une étude singulièrement compréhensive, parue dans une plaquette aujourd'hui rarissime (1), où, à côté d'autres portraits tracés par d'autres écrivains, celui d'Emile Vuillermoz, par le romancier des *Lurons de Sabolas*, se distingue par la chaleur de son accent, et sa fougue justicière.

Ce qui était vrai hier l'est encore aujourd'hui. Fournisseur d'idées neuves et hardies, pionnier de la machine parlante, créateur de la littérature phonographique, Emile Vuillermoz reste le créancier de deux générations, la sienne et celle qui la suit. Or, nous vivons en des temps où la position de débiteur est plus confortable.

Ingrat métier, en effet, que celui qui consiste à semer toujours, en laissant généreusement à d'autres le soin de récolter ! Voilà vingt-cinq ans que Vuillermoz l'exerce, vingt-cinq ans qu'il rédige chaque jour, dans la hâte et la fièvre, entre une représentation de film à Paris ou à Berlin, une générale à l'Opéra, à la Monnaie, ou à la Scala, vingt concerts où sa présence est réclamée, autant de rendez-vous de raseurs, de solliciteurs et de fâcheux, deux ou trois chroniques d'une éblouissante virtuosité de plume, où la plus délicate sensibilité musicale s'allie à une singulière clairvoyance pratique, où abondent les réflexions originales, les aperçus lumineux, les intuitions quasi générales. Vingt-cinq ans aussi qu'il est pillé et démarqué, parfois innocemment, par les ouvriers de la onzième heure, sans parler des industriels du cinéma, du théâtre, de la musique mécanique qui, bien souvent, sont les bénéficiaires directs de ses suggestions et de son crédit, mais trouvent tellement naturel qu'un homme qui fait métier d'écrire travaille pour eux, qu'il ne leur viendrait même pas à l'esprit de reconnaître la dette, fût-elle de simple gratitude, contractée à son égard.



Ce journal, où les traditions d'honnêteté et d'élégance sont cultivées avec un soin jaloux, ne pouvait fonder une société de propagande phonographique sans faire aussitôt la place qui lui revient, c'est-à-dire la première, à l'écrivain français qui a le plus intelligemment combattu, depuis huit ans, pour « proclamer et imposer le caractère artistique de l'engin dédaigné. »

Voilà pourquoi M. Emile Vuillermoz se trouvait, vendredi dernier, sur l'estrade de la Salle Chopin, où il traitait le problème le plus délicat, le plus riche de conséquences musicales qui fût inscrit, cette année, à l'ordre du jour de notre université du phonographe : celui du disque d'accompagnement.

Le conférencier, très grippé, avait craint, un instant, d'être privé de ses habituels moyens de séduction. Il n'en fut rien. Son exposé lumineux et persuasif, précédé d'une substantielle préface où l'on vit se dégager peu à peu, d'une magnifique floraison d'images ingénieuses et poétiques, cette philosophie du machinisme musical, dont la forme autant que le fond porte si profondément sa marque personnelle, son exposé, donc, fut écouté avec une attention passionnée par l'élégant auditoire qui s'écrasait dans la Salle Chopin. Après avoir rappelé que la machine parlante, loin d'opprimer l'esprit et la sensibilité, était au contraire la docile servante de l'idéal, M. Emile Vuillermoz entreprit l'étude d'une de ses utilisations les plus neuves et les plus originales.

Bien que le disque d'accompagnement ne soit pas à proprement parler une innovation, puisque une firme parisienne, l'*Industrie Phonographique*, fait déjà commerce, depuis un an ou deux, d'un petit

(1) De la musique avant toute chose, Editions du Tambourinaire, 186, rue du Fg-Saint-Honoré.

répertoire de disques de cette sorte, les magnifiques « inédits », fraîchement sortis des cires de Columbia et présentés dans des conditions exceptionnellement saisissantes, par M. Emile Vuillermoz, marquent en fait, l'entrée, dans nos mœurs musicales, d'une technique appelée au plus grand avenir, technique dont l'éminent directeur de l'Édition Musicale Vivante peut, à juste titre, revendiquer la paternité, car, en feuilletant la collection de *l'Impartial* d'il y a sept ans, on y trouverait un article sur la question.

Le conférencier n'a pas eu de peine à mettre en évidence les services que le disque d'accompagnement peut rendre aux professionnels et aux amateurs, à la jeune fille douée d'une jolie voix, qui n'a pas, dans son entourage, une mère, une cousine, une amie, capable d'exécuter correctement la partie de piano, parfois très compliquée, d'une mélodie de Fauré, de Debussy ou de Ravel ; au violoniste ou violoncelliste arrêtés dans leur travail par l'impossibilité de trouver un accompagnateur suffisamment patient ; à la pianiste qui cherche vainement une occasion de mettre au point une Sonate pour violon et piano, ou pour flûte et piano, ou encore un morceau à quatre mains. En vérité, le disque d'accompagnement semble appelé à conquérir au phonographe un public nouveau — à condition toutefois, et c'est peut-être un des points sur lesquels il faut insister, pour éviter des déceptions et des malentendus, — à condition toutefois que les musiciens ainsi poussés vers la machine parlante soient prévenus que le disque d'accompagnement exige un phonographe puissant et de rendement musical irréprochable.

M. Emile Vuillermoz présenta quatre exemples.

Une précoce et charmante virtuose d'une dizaine d'années, Mlle Louissette Duvauchelle, participa à une exécution à quatre mains (la partie du professeur étant assurée par l'électrophone) de deux pièces du recueil déjà classique d'Inghelbrecht, *La Nursery*. Il n'y eût pas le moindre accroc. Chacun put constater à quel point était étroite la fusion du piano vivant et du piano mécanique, l'adhérence de l'interprète et de la machine. Même liaison souple et facile entre M. Maurice Faure, notre meilleur accompagnateur parisien, et M. Mule, le saxophoniste virtuose de la musique de la Garde Républicaine, représenté, Salle Chopin, par son « double » phonographique.

Mais la démonstration la plus émouvante devait nous être faite par notre grande cantatrice Mme Ninon Vallin, que nous ne saurions trop remercier d'avoir bien voulu prêter l'immense prestige de son nom et l'éclat de son incomparable talent à une expérience qui, à première vue, ne pouvait lui inspirer qu'appréhension et défiance. Or, tout s'est admirablement passé. Elle a chanté *Soir*, de Gabriel Fauré, accompagnée par un disque où était inscrit l'accompagnement de piano, joué par M. Maurice Faure, puis *l'Invitation au Voyage*, sur un accompagnement d'orchestre spécialement écrit pour la reproduction phonographique, par le chef d'orchestre bien connu M. Eugène Bigot. Ce disque demandait à être reproduit en demi-teinte par l'instrument qui équipait la Salle Chopin. Alors il eût prit toute sa valeur et tout son charme. Le signataire de ces lignes, trompé par ce qu'il entendait de la place où il surveillait les appareils et dosait les sonorités, a donné, aux boutons de commande, un coup de pouce de trop. Il doit confesser publiquement son erreur, rendue plus sensible du fait que la cantatrice, éloignée des haut-parleurs, installés à l'autre extrémité de la scène, n'était pas enveloppée et portée par l'orchestre, mais obligée de lutter contre une force extérieure. Retenons de cet incident, d'ailleurs demeuré inaperçu d'une grande partie de l'auditoire, que la sonorisation phonographique d'une salle de concert, fût-elle assurée par les meilleurs appareils du monde, comme c'était le cas, pose des problèmes extrêmement compliqués et dont les données varient beaucoup d'après la situation respective de l'auditeur et du foyer sonore.

Cette parenthèse fermée, il nous reste à constater la réussite totale de l'expérience de synchronisation, et le magnifique succès remporté par Mme Ninon Vallin, marraine du disque d'accompagnement, aux côtés d'un conférencier auquel le public a témoigné par de longs applaudissements sa reconnaissance et son plaisir.

Ajoutons pour terminer que ces quatre disques seront publiés par Columbia d'ici une quinzaine de jours.